

 SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES de L'ABBÉ JEAN LE DARÉ ANCIEN RECTEUR DE PONT-AVEN (1944-1954) ANCIEN RECTEUR DE KERNOUËS (1954-1958) pieusement endormi dans le Seigneur le 20 Septembre 1958, dans sa 61^{me} année.  PHOTO-ÉDITION PIRIOU - ST-POL-DE-LÉON	Le Daré Jean : Né le 31-01-1898 à Lannilis ; 1924, prêtre et directeur d'école à Saint-Sauveur de Brest ; 1934, hors diocèse ; chapelain de Saint-Laurent du Pont (Isère) ; 1940, prêtre résidant à Lannilis ; 1941, vicaire auxiliaire à Sainte-Croix de Quimperlé ; 1944, administrateur de Pont-Aven ; 1954, recteur de Kernouës ; 1958, retiré ; décédé le 20-09-1958. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1959 p. 415-417.
--	---

M. l'Abbé Jean Le Daré (1898-1958)

Jean Le Daré est né à la ferme de Kerosven, près du bourg de Lannilis, le 31 Janvier 1898. Des 11 enfants, dont il était le 10^e, un autre garçon se fit Frère des Ecoles Chrésiennes ; trois filles devinrent religieuses. L'éducation dans la famille était de qualité, alliant la méthode d'autorité à la patience et à la bienveillance dictées par la charité ; elle s'inspirait d'un profond respect des choses de Dieu et d'une haute estime de l'honnêteté. Le père, Jean-Louis, était un exemple de douceur et de piété ; chaque premier dimanche du mois, on le voyait à l'église faisant son heure d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé. La mère, Alexandrine Crenn, joignait, à un tempérament assez autoritaire un sens profond du devoir et du dévouement.

On lui apprit à dominer son naturel plutôt vif, et très tôt il acquit de solides habitudes de travail, de bonne tenue, de prière. A l'école Saint Antoine, il fut parmi les meilleurs élèves, si bien qu'au bout de quelques années M. Roudaut, vicaire à la paroisse, le distingua et s'offrit à lui apprendre un peu de latin en vue du petit séminaire. Et en octobre 1910 l'Institution Saint-Vincent à Quimper voit arriver notre petit Léonard en costume, gilet noir à larges revers et chapeau à guides. De la Sixième à la Philo, il y passera des années paisibles, marquées de travail et de régularité.

Les dernières années sont des années de guerre. En 1917 le jeune philosophe a 19 ans, l'âge de la mobilisation. Dès le mois de Mars il est convoqué pour passer la 2^e partie du baccalauréat. Le 1^{er} mai il est incorporé et commence ses « classes » au 118^e R. I. à Quimper. Une grande et longue épreuve commence pour lui ; il lui faudra attendre trois ans et demi avant d'entrer au Grand Séminaire. En

Mai 1918 il est combattant sur le « front » ; pas pour longtemps, car le 31 mai il est porté disparu. On saura plus tard qu'il a été fait prisonnier avec ses compagnons près de Parcy-Tigny, dans l'Oise. Ce furent alors le morne ennui et les privations du camp de représailles, particulièrement pénibles pour des jeunes de vingt ans... L'armistice arrive en Novembre : il lui fallait cependant encore continuer son service militaire. Il fait le secrétaire de bureau au Centre d'Instruction du 19^e R. I. à Châteaulin ; puis il vient à Brest, et il y est libéré le 29 Mai 1920. Après la longue et fastidieuse diversion militaire, il est bien agréable de se retremper dans l'atmosphère familiale de Kerosven, en attendant l'entrée au Grand Séminaire

Ordonné prêtre le samedi de la Passion 5 Avril 1924, il est nommé aussitôt instituteur-adjoint à l'école Saint-Sauveur de Recouvrance. Il sera bientôt le directeur de l'école tout en se chargeant de la classe du certificat. Avec un dévouement et une régularité exemplaires il se donne à sa tâche d'éducateur, exigeant beaucoup de ses élèves, et plus encore de lui-même. La fatigue et les soucis ébranlent peu à peu une santé déjà compromise ; au bout de dix ans, il doit solliciter son admission au Sanatorium de Thorens. En huit mois de sana, les poumons sont guéris, mais le convalescent doit rester quelque temps dans le Midi. Il est reçu le 8 Septembre 1934 à Grand-Villette, près de Saint-Laurent-du-Pont, dans l'Isère.

Durant l'été 1939, notre exilé revient en Bretagne pour assister à l'ordination et aux premières messes de son neveu et de M. Joseph Lauduré. Puis, le 25 Mars 1940, il revient définitivement pour se mettre de nouveau au service de son diocèse. Il est vicaire auxiliaire successivement à Châteaulin, Saint-Thois et Sainte-Croix de Quimperlé. Dans cette dernière paroisse il passera trois années, activement employées au service des âmes. Sa santé est passable, mais le climat breton lui vaut assez fréquemment rhumes, gripes, laryngites.

A la fin de Janvier 1944, Mgr l'Evêque le charge d'administrer la paroisse de Pont-Aven, d'où le recteur et le vicaire viennent d'être dramatiquement enlevés par les occupants. L'année suivante, quand la nouvelle arrive, cruelle et irréfutable, que les deux abbés Tanguy sont morts, l'un à Buchenwald, l'autre à Flossenbourg, il est nommé recteur sur place, à la date du 16 Juin. Avec tact et dévouement, il s'est mis, avec son vicaire, au service de cette population qui pleure ses prêtres disparus.

Ancien instituteur, pénétré de la nécessité de l'enseignement chrétien, le Recteur, reprenant d'ailleurs un projet de son prédécesseur, se met en tête d'ouvrir une école libre de garçons à Pont-Aven. Une occasion se présente en 1946. Deux classes sont ouvertes en Octobre, et à la fin de l'année il y aura 52 élèves. Comme il faut déjà songer à s'agrandir, on entreprend la construction d'une aile neuve. Le travail est terminé en Juillet 1949 ; à la rentrée suivante, l'« Ecole des Abbés Tanguy » possède un pensionnat et un cours complémentaire. Elle abrite aujourd'hui près de 200 élèves, dont 90 pensionnaires. On se doute bien que cette réussite a coûté du souci au pasteur de la paroisse. La nécessité de chercher et chercher encore l'argent qu'il fallait était pour lui une servitude accablante. Il la porta vaillamment ne négligeant rien par ailleurs de ses autres travaux de pasteur, s'employant à rendre vivants les offices liturgiques, visitant les malades, mettant au service de tous un zèle simple et discret.

Sa santé, qui n'avait jamais été robuste, s'était maintenue tant bien que mal dans ce ministère assez lourd de Pont-Aven. Mais, au bout de dix années, il ressent une grande lassitude et s'en ouvre à ses Supérieurs. Le 2 Juin 1954, il est nommé recteur de la petite paroisse de Kernouës, à 15 kms de sa

paroisse natale. Le changement, amène tout de suite une amélioration visible de sa santé. Mais il est de ceux qui ne savent pas se ménager. Il édifie ses paroissiens par son zèle et sa pauvreté. Mais il surestime peut-être ses forces. A la Toussaint 1957, il souffre d'une mauvaise grippe, dont il se remet mal.

A Pâques 1958, l'état, général se détériore : il faut maintenant garder le lit continuellement. Le Recteur comprend qu'il devra quitter sa chère paroisse pour aller se soigner, et cette perspective lui est bien pénible ; il accepte néanmoins son sort avec courate. Le 24 Avril, un œdème au fond de la gorge l'affola quelque peu, et il demande » à communier et à recevoir l'Onction des malades : « *Nous devons l'exemple à nos paroissiens* », dit-il. Le lendemain, c'est le départ pour la Maison de Kéraudren. Il n'y reste d'ailleurs qu'un jour ; en raison des soins que réclame son état, on le fait admettre à l'Hôpital Poncelet.

Etre couché dans une salle d'hôpital, c'est une nouvelle épreuve, qui est acceptée de bon cœur comme volonté de Dieu. Il passera dans cette salle cinq longs mois, avec des alternatives d'espoir et de brutales désillusions. Le patient ne se plaint jamais ; il n'aime pas parler de lui. Il reçoit beaucoup de visites, de confrères, de paroissiens, de parents surtout. Il a toujours montré un très vif attachement à toute sa grande famille, qui le lui rend bien. Il est heureux de converser avec tous, il donne, à l'occasion, de judicieux conseils.

A Mgr l'Evêque venu le voir il s'en remet de grand cœur pour le sort de sa paroisse. Il sait qu'il ne lui reste guère d'espoir de guérir ; Il veut au moins bien employer le temps qui lui est donné. Il communie chaque matin de la main de l'aumônier, et, tient à réciter Bréviaire et chapelet. Il édifie le personnel hospitalier par sa bonne humeur ; ses compagnons de salle par sa simplicité et son affabilité ; c'est une touchante amitié qu'il noue avec son voisin immédiat. Au début de Septembre l'œdème augmente, les jambes sont enflées et dures. Aucun aliment ne passe plus, les forces déclinent rapidement et la respiration devient pénible. On lui propose de le ramener à Kerosven, mais il refuse, ne voulant être à charge que le moins possible. Il conserve sa lucidité jusqu'au bout ; il lutte vaillamment contre le mal qui monte. Il s'unit au Seigneur pour sanctifier sa souffrance : il demande à ses visiteurs de prier avec lui. « *Récite Vêpres et Complies pour nous deux*, dit-il à son neveu, *moi je ne peux plus* », et de temps en temps, interrompant sa respiration haletante, il répète un bout de verset. Par une délicate attention du Seigneur, il peut communier jusqu'au dernier jour. Ce dernier jour fut le 20 Septembre ; entièrement épuisé, il rendit le dernier soupir une heure après avoir reçu son Viatique.

L'abbé Jean Le Daré fut de ces prêtres qui travaillent inlassablement dans le champ du Père, en toute modestie et discrétion. Chez lui la vigueur corporelle ne seconda pas à souhait l'ardeur de l'âme, mais ceci ne l'empêcha pas de se dépenser sans compter, ni d'accomplir, partout où il a passé, un travail profond. De sa vie se dégage, ce me semble, une invitation à se donner sans réserve à la tâche quotidienne : « *Age quod agis* » et à se soumettre, par ailleurs, avec une Foi inébranlable, à la Volonté de Dieu.

L. C.

